

Le poème de cet opéra, disent MM. Jouy et Bis, dans un *Avertissement* fort modeste, a été composé il y a près de trois ans; il n'était encore question alors d'aucun autre ouvrage sur le même sujet. Depuis cette époque, il en a paru plusieurs à divers théâtres. Le nôtre ne peut manquer d'avoir avec ceux-ci plus d'un point de ressemblance. Indépendamment des faits qui pour tous étaient les mêmes, on a puisé à des sources communes, dans Schiller et même dans Florian. Nulle part ailleurs que dans notre pièce, il est vrai, il n'est question de la présence d'une princesse autrichienne à Altorf [Altdorf]; mais cette fiction n'est pas précisément contraire à l'histoire. Beaucoup de chroniques rapportent que l'empereur Albert promettait de donner la Suisse en apanage à un des membres de sa nombreuse famille. C'est ainsi que de nos jours l'un de ses descendants avait institué pour gouvernante des Pays-Bas une princesse de sa propre maison.

Les auteurs, qui tous deux ont prouvé qu'ils savaient faire de beaux vers, s'excusent d'avoir, cette fois, livré à l'impression des paroles textuellement conformes à celles de la partition, c'est-à-dire des vers qui n'en sont pas. « Si d'un côté, ajoutent-ils, par l'effet de cette résolution même, la critique trouve à moissonner dans un vaste champ, de l'autre, sans doute, le public nous saura quelque gré d'un léger sacrifice d'amour-propre qui doit tourner au profit de ses plaisirs. C'est aussi, nous l'avouerons, un hommage indirect qui s'adresse à notre illustre collaborateur. Il nous aurait répugné de faire disparaître même les vers défectueux que le rythme musical (parfois arrêté à l'avance) nous a contraints d'arranger tels qu'ils sont: il est d'ailleurs des accords d'une telle puissance, qu'ils semblent consacrer les paroles auxquelles ils prêtent leur magie. Au milieu de cette immense création toute nouvelle, qui fait enfin de Rossini un compositeur français, *Guillaume Tell* ne semble plus que l'ouvrage d'un seul, le sien. Si la communauté de travaux *ne nous permet pas de lui offrir* la sentence de ce poème, que du moins, et pour en tenir lieu, nous puissions consigner ici le témoignage de notre admiration et de notre amitié. »

Un pareil langage devrait désarmer les censeurs les moins disposés à l'indulgence. Comment se montrer sévère envers des auteurs qui se jugent eux-mêmes si sévèrement! Mais de nos jours la modestie n'est plus de mode et ne fait pas fortune. L'humilité quelquefois fautive, il faut en convenir, des poètes d'autrefois, a fait place au plus naïf orgueil. Les préfaces ne sont aujourd'hui qu'une longue paraphrase de cette pensée: *Je suis un grand homme*. C'est le mot d'ordre que l'on donne aux adeptes, lesquels vont répétant de salons en cafés, de cafés en salons: *C'est un grand homme!* Or, dans une ville comme Paris, il y a toujours bon nombre d'honnêtes gens, qui, semblables aux échos, répètent ce qu'on a dit sans savoir ce qu'ils disent, et voilà le secret de plus d'une régulation moderne.

M. Jouy n'échappera donc point aux attaques de ceux qui ont résolu de lui faire expier à la fin de sa carrière littéraire les succès dont elle fut remplie. Ils ne manqueront pas de dire que, *si la présence d'une princesse autrichienne à Altorf [Altdorf] est une fiction qui n'est pas précisément contraire à l'histoire*, cette princesse, dont Arnold Melcthal [Melchtal] est amoureux,

et qui répond a cet amour, joue cependant dans le drame un rôle bien froid, et qu'une intrigue galante se mêle assez malheureusement aux grands intérêts dont la Suisse était alors occupée. Je sais que Schiller n'a donné a ses conjurés d'autre passion que celle de la vengeance; qu'Ulrich de Rudenz, neveu du baron de Attinghausen, est le seul qui soupire pour Berthe de Bruneck, et que cette dame, quoique d'une grande famille, profite de l'empire qu'elle a sur son amant pour réveiller dans son cœur l'amour de la liberté, qu'avaient étouffé le séjour des palais et les faveurs des tyrans. Mais Schiller, libre de toute entrave, a pu dérouler devant ses spectateurs le tableau fidèle et complet de la révolution du Rutli [Rütli]. MM. Jouy et Bis devaient avant tout chercher des combinaisons favorables aux développemens de la musique. Il fallait absolument à Rossini *une prima donna*, et si la princesse Mathilde n'excite pas un puissant intérêt, elle charme du moins nos oreilles en chantant, au second acte, une romance de la plus suave mélodie et un duo délicieux avec Arnold Melcthal [Melchtal].

L'action du nouveau drame est un peu lente; il nous parait indispensable de faire quelques coupures, mais l'ouvrage est supérieurement coupé pour la musique à laquelle les auteurs ont fait, en gens d'esprit, tous les sacrifices qu'elle exige aujourd'hui.

L'ouverture dans laquelle le ranz des vaches, avec de charmantes variations sur le cor anglais, est ramené de la manière la plus heureuse, a véritablement électrisé l'assemblée. L'allegro de cette symphonie est d'une originalité, d'une verve incroyables. Jamais le Maestro ne fut mieux inspiré. Un tonnerre d'applaudissemens a éclaté dans la salle après cet admirable morceau.

Le premier acte se passe à Burglen, dans le canton d'Uri, près de la maison de Guillaume Tell. Dans le fond du théâtre roule le torrent de Schachental. L'introduction, dont la mélodie mélancolique nous transporte mieux encore que la décoration, quoiqu'elle soit fort belle, dans les montagnes de la Suisse, est chantée par des paysans qui se livrent à des travaux agrestes, par Edwige [Hedwige] et Jenny [Jemmy], femme et fils de Tell, et par Guillaume Tell lui-même, qui pleure la liberté de l'Helvétie. Ces contrastes sont supérieurement dessinés.

Un duo entre Guillaume Tell et Arnold Melcthal [Melchtal], qui n'ose avouer son amour pour la fille des oppresseurs de son pays, et du style le plus pur et le plus noble. Dabadie (Guillaume Tell), et Nourrit (Arnold Melcthal [Melchtal]) l'ont très bien chanté.

La noce de trois jeunes filles du canton amène naturellement le ballet, qui est dessiné avec beaucoup de goût. Un pas de trois, dansé par Paul, M^{lle} Taglioni et M^{me} Montessu, sur une tyrolienne que les chœurs chantent a demi-voix, a produit un effet extraordinaire. Peu s'en est fallu qu'on ne fît recommencer ce pas, dans lequel M^{lle} Taglioni déploie une grâce, une légèreté véritablement merveilleuses. Il faut convenir aussi que la tyrolienne est ravissante.

Cette fête est interrompue par l'arrivée d'un pâtre armé d'une hache, dont il a frappé un soldat qui voulait lui ravir sa fille. Il est poursuivi par les archers de Gesler. Il ne peut échapper à leur vengeance qu'en passant sur l'autre rive; mais le pêcheur auquel il s'adresse lui répond:

« Qu'affronter cet écueil, c'est courir à la mort. »

L'intrépide Guillaume n'hésite point à sauver un malheureux. Il le conduit dans sa barque, s'élançe avec lui dans le torrent, après avoir dit à sa femme, en montrant le ciel:

« Les périls sont bien grands; mais le pilote est là. »

La grandeur du péril, il faut l'avouer, n'est pas très bien comprise par le spectateur, qui voit couler l'eau assez lentement. La même situation se trouve dans Schiller, mais c'est au milieu d'un épouvantable orage que Guillaume Tell lance sa barque sur le lac. Cet orage que Guillaume Tell lance sa barque sur le lac. Cet orage explique les craintes, les refus des pêcheurs et rend l'action de Tell encore plus admirable.

A peine Tell et le pâtre soit-il embarqués, que les archers de Gesler paraissent. Leurs menaces, la fureur concentrée du vieux Melcthal [Melchtal], l'impétueuse colère du jeune fils de Tell, les prières que les femmes tremblantes adressent au ciel pour les soustraire à un joug odieux, sont exprimées de la manière la plus dramatique dans le final, un des plus beaux qu'ait écrits l'auteur de tant de chefs-d'œuvre.

Le second acte commence par un chœur de chasseurs; la princesse Mathilde vient ensuite chanter sa romance, en attendant le jeune Arnold, qui ne la fait pas attendre longtemps: duo d'amour dans lequel le compositeur donne une nouvelle preuve de son inépuisable fécondité, et qu'on a applaudi avec transport. *C'est que la passion parle là toute pure!*

Guillaume Tell qui n'approuve pas, comme on peut le croire, le tendre penchant d'Arnold pour une princesse autrichienne, s'efforce de l'arracher à ces honteux liens, et lui apprend, en présence de Walter Furst, que le vieux Melcthal [Melchtal], son père, *est tombé sous le fer des bourreaux*. Ici se trouve un trio qui nous paraît être le morceau le plus étonnant de cette belle partition. Rien n'est comparable à l'effet des deux voix de basse de Levasseur et de Dabadie pendant que celle de Nourrit fait entendre les accents plaintifs de la plus profonde douleur. Jamais mélodie ne fut plus vraie, plus touchante. On ne se peut pas l'entendre sans une vive émotion.

Le chœur suivant et le final de cet acte sont aussi de la plus grande beauté.

Ces deux actes ont excité parmi les spectateurs un enthousiasme dont nous avons vu peu d'exemples. Les juges les moins sensibles à la

musique étaient subjugués par le génie de Rossini qui n'a jamais été plus d'éclat; mais la vérité nous oblige à dire que les deux derniers actes ont produit beaucoup moins d'effet. L'attention de l'auditoire était-elle fatiguée, ou les morceaux qui se trouvent dans cette partie de l'ouvrage sont-ils inférieurs aux premiers? C'est une question qu'on ne peut résoudre après avoir entendu une seule fois une composition si vaste.

La scène de la pomme et l'arrestation de Tell remplissent le troisième acte. Au quatrième acte, on aperçoit Guillaume dans la barque de Gesler et luttant contre les flots en furie. Il saute sur le rivage et repousse au milieu des vagues le tyran qui l'avait chargé de fers. Enfin Gesler est tué par la flèche de Tell. « L'orage, alors entièrement dissipé, laisse voir, dans toute sa beauté, une partie de la Suisse. Une multitude de barques pavoisées voguent sur le lac des Quatre-Cantons. Les montagnes qui dominent Fluelin [Fleulen], et surmontées encore par les grands glaciers frappés des rayons du soleil, couronnent le tableau.»

Si *Guillaume Tell* ne triomphe pas de l'indifférence du public pour les spectacles, si la foule n'assiège pas cent fois de suite les portes de l'Académie royale de musique pour applaudir cette belle partition, pour admirer ces danses si vives, ces tableaux si variés, il faut désespérer du théâtre. *Guillaume Tell* réunit tout ce qui peut plaire aux connaisseurs, et charmer la multitude. L'Opéra a de grandes ressources, comme on sait, et celui qui régit ce petit empire, M. Lubbert, les a, cette fois encore, employées d'une manière très habile. *Mise en scène* et costumes ne laissent rien à désirer. Le dessinateur est M. Duponchel dont les talent et l'infatigable zèle sont assez connus. Personne n'ignore que c'est M. Solomé qui est parvenu le premier à faire mouvoir avec grâce sur la scène ces figurans, ces choristes qu'on avait pu prendre si longtemps pour des masses inébranlables.

Dabadie, Nourrit, Levasseur, Bonel, Alexis Dupont, MM^{mes} Damoreau-Cinti [Cinti-Damoreau], Dabadie et Mori, ne méritent que des éloges. Mention honorable aussi pour les chœurs et pour l'orchestre. Enfin n'oublions pas Albert, MM^{mes} Legallois, Mimi Dupuis et Dupont qui ont lutté de grâce avec M^{lle} Taglioni et M^{lle} Noblet.

Il s'est passé, dit-on, de singulières choses pendant les répétitions de cet opéra. Peu s'en est fallu que les conjurés du Rutli [Rütli] ne succombassent eux-mêmes sous une conspiration de danseuses. On avait reconnu que les ballets étaient trop longs et qu'ils pouvaient compromettre le succès de l'ouvrage. Mais aucune de ces dames ne voulait consentir à ce qu'on coupât quelques mesures dans les pas qu'elle devait exécuter. Les nymphes de l'Opéra ne cèdent pas toujours, comme le prétendent quelques impertinens. Cette fois elles résistaient, avec énergie même. L'affaire devenait grave, aussi s'est-elle traitée diplomatiquement. On a échangé des notes, il y a eu des pourparlers et l'on est enfin parvenu à mettre d'accord la danse et la musique.

COURRIER FRANÇAIS, 5 août 1829, p. 3.

Journal Title:	COURRIER FRANCAIS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	Wednesday
Calendar Date:	5 AOUT 1829
Printed Date Correct:	Yes
Volume Number:	N°217
Year:	1829
Series:	None
Pagination:	3
Issue:	Mercredi 5 août 1829
Title of Article:	ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.
Subtitle of Article:	Première représentation de Guillaume Tell, opéra en quatre actes; paroles de MM. Jouy et Hippolyte Bis; musique de M. Rossini; ballets de M. Aumer; décoration de M. Ciceri; mise en scène par M. Solomé.
Signature:	Moreau
Pseudonym:	None
Author:	Moreau
Layout:	Internal text
Cross-reference:	None